

¡Florida no, California si!

Tourisme et construction : les deux piliers de la croissance sont fragiles. D'où le pari de basculer dans l'« économie de la connaissance » et de devenir une nouvelle Californie



Le Parc de Recherche biomédicale de Barcelone

voir espagnol prétend refaire son retard d'ici à 2008.

De fait, il suffit de voyager en Espagne pour comprendre que le mode de croissance de ces vingt dernières années – tourisme et construction à gogo! – ne sera pas éternel. Scandale du bétonnage, bulle immobilière prête à exploser et bientôt assèchement des fonds européens, qui ont permis de doter le pays d'infrastructures modernes. Les nuages s'accumulent, et l'Espagne aux 3,5% de croissance annuelle ne saurait poursuivre sur sa lancée en se contentant de suivre la voie floridienne : un pays de soleil où les riches retraités d'Europe du Nord viennent couler leurs vieux jours ! « Avec la concurrence des pays de l'Est qui menace nos em-

De notre envoyé spécial à Madrid et à Barcelone

Comme échoué sur la plage, le bâtiment ovoïde habillé de bois exotique évoque la caravelle de Christophe Colomb jadis accueillie à Barcelone par Ferdinand et Isabelle d'Espagne après sa première expédition transatlantique. Mais ici s'arrête la comparaison. Car le vaisseau dont il est question – 55 000 mètres carrés de bureaux et de laboratoires financés par l'Etat espagnol et la communauté de Catalogne – appareillera pour une tout autre conquête. « Le Parc de Recherche biomédicale de Barcelone (PRBB) a vocation à faire de la Catalogne un centre névralgique dans les domaines de la génétique, de la médecine régénérative et de la biologie moléculaire », précise Jordi Camí, pharmacologiste et directeur du nouveau complexe. Jouxant l'un des hôpitaux de la ville et associé à la prestigieuse université Pompeu Fabra, le PRBB doit d'abord rassembler un millier de blouses blanches dispersées dans

plusieurs labos de la région. Mais il entend aussi attirer des savants venus du monde entier. « Nous pouvons offrir les meilleures conditions de travail et de vie, comme en Californie », dit en souriant Jordi Camí. A la pause, ils pourront aller faire une partie de volley sur la plage pour se détendre. »

Lunettes de soleil et microscope électronique ! Ce pourrait être le slogan de cette Espagne de la matière grise dont rêve l'équipe Zapatero. Depuis deux ans, en effet, le président du gouvernement ne cesse de répéter que l'avenir de la Péninsule dépend de son aptitude à se convertir à l'« économie de la connaissance », grand défi du XXI^e siècle. Réforme universitaire, soutien à la recherche et développement d'une industrie high-tech : tel est le programme affiché. Mais qu'en est-il sur le terrain ? A première vue, l'Espagne accuse plutôt un retard inquiétant dans le domaine scientifique et technique : seulement 1% de son PIB est consacré aux dépenses de recherche et développement, quand la moyenne européenne s'établit à 2%. Qu'à cela ne tienne, par une augmentation des crédits de 25% par an, le pou-

vois industriels, il faut absolument que nous montions en gamme », note José Carrillo Menéndez, vice-recteur de l'université Complutense de Madrid, la plus grande et l'une des plus prestigieuses facs ibériques (100 000 étudiants !) fondée dès 1499. C'est donc vers la Californie, ses universités, ses labos et ses entreprises de haute technologie, que louche désormais l'Espagne.

Pour réussir cette conversion, elle dispose d'un précieux atout : le capital humain. Tandis que le pays ne comptait que 100 000 étudiants dans les années 1960, il en forme aujourd'hui 1,5 million ! Plus de 38% des Espagnols de 25 à 34 ans suivent des études supérieures. Une proportion comparable à celle constatée en France ou aux Etats-Unis. Ainsi, tandis que poussaient comme des champignons les résidences pied dans l'eau et les immeubles en copropriété fleurissaient aussi les universités. On en dénombre aujourd'hui 73, dont 22 privées. C'est dire si la concurrence est vive. Décentralisées et gérées par les communautés régionales, les campus espagnols diffèrent sensiblement de nos universités françaises. ■

Surtout parce qu'on y pratique ouvertement la sélection. Tout en reconnaissant le droit pour tout diplômé du secondaire de s'inscrire à l'université, la loi organique de 2001 permet à chaque université d'organiser ses épreuves d'admission. Cette année, 150 000 futurs étudiants planchent sur les épreuves de la *prueba*, examen de trois jours dont les résultats combinés à ceux du *bachiller* (diplôme de fin du secondaire) conditionneront l'accès à l'université et à la filière de son choix dans toute l'Espagne. Classés dans le palmarès annuel établi par le quotidien « el Mundo », les meilleurs établissements sont d'authentiques filières d'excellence. « Grâce à ce système, nous sommes certains d'accueillir les étudiants les plus brillants et les plus motivés, mais sans compromettre les projets de tous ceux qui trouvent une formation ailleurs », observe Carlos Conde, vice-recteur de l'université Politécnica de Madrid, en tête du classement pour ses 45 diplômés d'in-

lui a valu dans le passé un prix Nobel (en 1906 !), et les biosciences, vaste domaine dans lequel la région de Catalogne, ses trois parcs biomédicaux, son synchrotron et son superordinateur Mare Nostrum, voudrait devenir un pôle d'excellence européen... L'Espagne fonce, même dans le domaine législatif : malgré un débat national passionné, l'utilisation d'embryons humains et de cellules souches humaines est autorisée dans la recherche médicale. Autre spécialité : les technologies environnementales. En menant des projets pilotes dans l'énergie éolienne, le dessalement de l'eau de mer ou la production d'électricité solaire, l'Espagne prend pied dans des secteurs stratégiques.

Au pays des autonomies régionales, on sait aussi jouer la carte de la décentralisation. Pour créer un tissu de start-up, les 17 communautés régionales se dotent de parcs technologiques, d'incubateurs et autres pépinières



Mariano Fourmy - REA

génier prisés dans tout le monde hispanique.

En plein boom, l'université produit aussi son lot de doctorants : en 2003, 6 800 thèses y ont été soutenues, soit quatre fois plus qu'en 1981. Et les deux tiers de ces travaux se rapportaient aux sciences dures... Bien sûr, pour employer ces apprentis chercheurs, le nombre de postes proposés par l'université reste encore limité. Comme d'autres nations européennes, l'Espagne pâtit de la « fuite des cerveaux ». Mais en attendant la hausse des crédits promise par le gouvernement, le ministère de l'Education et des Sciences a mis sur pied un programme d'insertion : des contrats de quatre ans sont proposés aux « postdoctorants ». Attribués par concours, ils permettent au moins de fixer les meilleurs thésards au pays.

Volontaristes, les pouvoirs publics ont défini des priorités. « Il ne s'agit pas d'être bon en tout. Nous n'en avons pas les moyens », reconnaît José Carrillo Menéndez. Alors l'Espagne mise sur ses points forts. Notamment la médecine, qui

d'entreprises. On en compte aujourd'hui une cinquantaine, employant 51 000 salariés dont 10 000 chercheurs. « Depuis un an, les effectifs ont grimpé de 20% », indique Glenn Jaouen, jeune chercheur et coopérant français au parc technologique d'Andalousie de Malaga, l'une des plus authentiques réussites en la matière. En facilitant, subventions à l'appui, le rapprochement entre universités et investisseurs, les autorités régionales espèrent faciliter le transfert des technologies des labos aux ateliers, point faible traditionnel des pays du sud de l'Europe. « Nous n'avons que très peu de grandes entreprises capables d'investir dans la recherche et le développement. Pour que les PME s'y mettent, il faut leur offrir des conditions favorables », insiste Carlos Conde.

Est-ce à dire que l'Espagne deviendra bientôt une petite Californie ? Il serait imprudent de l'affirmer. Le nombre de brevets déposés à l'Organisation mondiale de la Propriété intellectuelle a certes quadruplé en dix ans. Mais

Etudes, mode d'emploi

Les campus ibériques sont plébiscités par les étudiants du programme européen Erasmus. « ¡ Viva España ! » En 2004, plus de 24 000 jeunes Européens ont ainsi pu passer une année à parfaire leur castillan (ou leur catalan !) tout en poursuivant leur cursus national. Parmi eux, 5 500 Français. « L'Auberge espagnole » célébrée par Cédric Klapisch n'est pas un mythe. Mais décrocher un authentique diplôme espagnol, ou faire valider un diplôme français pour poursuivre ses études de l'autre côté des Pyrénées, se révèle plus difficile. Signataire de l'accord de Bologne, l'Espagne a bel et bien adopté la réforme LMD (licence-master-doctorat), qui permet d'établir des équivalences de diplômes dans toute l'Europe. Mais voilà : tandis que la plupart des pays signataires ont opté pour une licence en trois ans, l'Espagne, elle, propose un premier cycle en quatre ans. D'où des complications à prévoir pour poursuivre ou terminer un cursus entamé ailleurs. Mais de nombreux accords de « double diplôme » ont été signés avec des grandes écoles et des universités françaises. Et ces parchemins-là sont facilement reconnus des deux côtés des Pyrénées : une sacrée garantie pour l'emploi ! ■ S. C.

Renseignements :

www.ambafrance-es.org et www.mec.es

l'Espagne part de très loin. « Au rythme actuel, pour atteindre le niveau de dépense en recherche et développement de la France, l'Espagne devra attendre 2050. Et 2059 pour rattraper l'Allemagne », ont cruellement souligné des représentants de la Conférence des Recteurs d'Universités espagnoles (CRUE). Démagogie politicienne, pesanteurs bureaucratiques, retard des crédits : les difficultés sont légion. Et les raisons de douter aussi nombreuses que celles d'espérer. Une chose est sûre cependant : la classe politique a compris que le pays, qui est sorti de son sous-développement grâce à la démocratie et à l'Europe, n'avait d'autre choix que de rejoindre le peloton de tête du Vieux Continent et de développer ses coopérations. Face à la concurrence des puissances émergentes, Chine, Inde ou Brésil, qui investissent massivement dans la recherche et les technologies, l'Espagne, pas plus que la France ou l'Allemagne, ne saurait tirer seule son épingle du jeu.

SYLVAIN COURAGE